

Quand les loups avaient des plumes

Isabelle Cousteil

*« J'ai 4 ans
et je pousse les portes du monde... »*

La très véridique et très facétieuse chronique d'un tout-petit avant que sa mémoire en chrysalide n'efface les souvenirs. Pour tous les adultes qui ont oublié leurs premières années.

Ce matin, une plume d'ange est tombée en planant doucement sous mon nez. Je l'ai ramassée, je l'ai trempée dans la gouache pour te confier, à toi Adulte, les quelques miettes encore croustillantes de ma première mémoire avant qu'elle ne s'efface.



AN I – JOUR J

Depuis des mois, ma mère, à qui les Nostradamus de l'accouchement ont prédit péremptoirement une date ultérieure, prie saint Malet-Isaac pour que je naisse à cette date historique : le 4 août. La plus célèbre nuit de l'Histoire après la nuit des temps – la plus longue et la moins connue – et la Nuit des Longs Couteaux, de sinistre mémoire. La Nuit du 4 août 1789. Une nuit certainement peuplée d'étoiles filantes avait vu s'effondrer d'un coup de gueule perruquée et d'un trait de plume d'oie les fondements d'une société séculaire. Atterrir un 4 août, c'est un peu naître de la cuisse de Robespierre...

En ce jour, c'est certain, mes privilèges à moi sont abolis. Abolies les longues siestes dans le maternel water-bed et son doux clapotis, abolis les sons lointains et cotonneux de la grande ville, abolis les petits messages codés des mains sur mon corps, ces caresses, ces appels par petites touches. Abolie cette magnifique confidentialité de l'amour sous sein privé...

Pour commencer, je suis un nouveau-né de la canicule. Pour quelques années encore, on nous appellera comme cela, nous la promo Été 2003. Il y avait les enfants de la guerre et Les Enfants de la télé, maintenant il y a les bébés de la canicule.

– Oh qu'il est mignon ! Et puis souriant ! Quel âge a-t-il ?

– X mois. Août 2003...

- Ah... ma pauvre... la canicule... Qu'est-ce que vous avez dû souffrir !

Évidemment on parle de ma mère. Pourtant le « vous » devrait nous englober tous les trois : mon père, ma mère et moi. Remarquez, pour être vraiment honnête, je n'ai pas subi de choc thermique. 37° dedans, 37° dehors. Ma pauvre mère, c'est vrai, traîne sa surcharge pondérale et sa déprime post-partum la sueur au front, collée dans sa chemise, arrimée à son lit et câblée comme un bouquet de chaînes TV. De bouquet, il n'y a d'ailleurs que celui-là, car même les fleurs en perdent les pétales, tant il fait chaud. Quant à mon père, il réincarne Raimu : marcel blanc et claquettes aux pieds, il hante les rues désertes d'un Paris vidé de ses habitants, longeant les murs comme s'il pleuvait du feu.

Mais revenons à la fameuse nuit. Je n'eus ni le privilège de la voie royale, ni celui de voir ma mère. On me fit sortir par la sortie de secours, une boutonnière indigne, une tranchée taillée dans son ventre. Cette entrée en scène par l'accès pompiers ne me disait rien qui vaille. Je tentai de me réfugier en haut, le plus près possible de son cœur. Ils me traquèrent jusque-là, me sortirent de force comme un lapin de son terrier. Un peu plus ils m'enfumaient ou envoyaient les furets. Cela dit, je n'étais pas foncièrement contre l'idée de sortir. Au bout d'un moment, la curiosité l'emporte sur le confort.

J'avais d'ailleurs sonné l'alarme, discrètement, la veille à la campagne, alors que ma mère lisait allongée et protubérante sur son lit. Elle l'avait négligemment signalé à mon père qui avait nonchalamment mais sûrement commencé à plier bagage. Ayant compris qu'ils avaient compris j'avais repris le délicieux cours de ma somnolence.

Le soir, avant de s'endormir, ils eurent une grande conver-

sation. C'est courant chez eux, le noir les inspire. On s'y fait et j'ai pris l'habitude de sombrer dans le ronron de leurs discussions. Là, j'étais au cœur du débat. Ils pressentaient que le Docteur Mabuse, qui faisait office d'obstétricien à défaut d'avoir trouvé un emploi de croque-mort, allait nous « programmer », histoire que je n'interfère pas avec une partie de golf ou un dîner mondain. Non seulement la césarienne nous attristait, bien qu'antiquement glorieuse, mais l'idée de prendre rendez-vous comme si nous allions voir le conseiller de l'agence pour l'emploi nous faisait frémir tous les trois. Surtout moi, qui n'avais pas vraiment l'idée de ce que cela pouvait bien dire « planifier ». Rien que le mot déjà me répugnait, moi qui vivais dans la rondeur et l'impromptu.

Mon père, bien sûr, déclara sans appel qu'il n'en était même pas question. Vu son ton, on ne négocierait pas. Ma mère, elle, m'envoyait de petits messages en morse, sous couvert de parler à mon père, sa main posée sur le ventre, toute irradiante de chaleur. Un coup j'allais coller ma tête dans sa paume, un coup je calais une fesse, un coup l'autre, comme les chats. Là, je plaquai mon oreille.

– Tu sais, si ça se trouve, il va arriver plus vite que prévu, tout seul comme un grand. J'aimerais tellement qu'il naisse le 4 août... Je suis sûre qu'il a déjà le sens des symboles cet enfant ! Ce serait drôle qu'il débarque maintenant, non ?

Et ainsi de suite.

Pour le coup, j'ai du mal à m'endormir. J'ai toujours bien aimé les écouter parler de moi. Et puis là, l'heure est grave, c'est un peu comme la veillée d'une grande bataille. Je ne me sens pas le cœur de les laisser vaguer avec leurs incertitudes et leurs supputations. Un peu plus tôt un peu plus tard, qu'ai-je à perdre à les contenter et peut-être, au passage, à faire un peu suer Docteur Mabuse, notre obstétricien ?

Bon c'est le moment, la conversation commence à ralentir,

le sommeil les gagne. Toc. La main répond par une caresse légère. Toc toc. La deuxième main la rejoint, se pose sur la petite bosse de la tête. Toc... TOC TOC.

- Dis ?
- Oui... Marmonne mon père déjà légèrement engourdi.
- Je crois... Murmure-t-elle.
- Mmm ?
- Tu vas dire que j'affabule !
- Pourquoi ?
- C'est-à-dire que je crois... enfin je me demande si... il... Je crois bien que ça y est je crois que c'est ça des contractions je n'avais jamais senti ça avant va chercher ta montre peut-être il faudrait faire couler un bain quelle heure est-il oulala il va être furieux le toubib mais si seulement c'était vrai !

Lumière, montre, eau du bain. Branle-bas de combat, au ralenti, parce qu'il ne faut pas confondre grossesse et précipitation. Les trois coups. Je frappe les trois coups à intervalles de plus en plus rapprochés, de plus en plus fortement, intensément, comme on a lu tous les deux dans les livres. Au chaud dans l'eau du ventre dans l'eau du bain, on clapote en abyme. Pour la dernière fois. Je n'en suis pas conscient. Heureusement d'un certain côté, sinon je serais nostalgique.

Et hop sa robe, notre valise, mes couches et mon bonnet ! Les quais déserts, le bois de Boulogne endormi, le noir orangeâtre de la nuit parisienne, quelques noctambules égarés. Comme une ballade, à la vitesse d'une limace au galop, pour que je n'arrive pas plus tôt que plus tôt.

J'avais déjà failli arriver trop tôt trois semaines auparavant, le 14 juillet exactement. Décidément, la Révolution me poursuit. Ce jour-là, j'ai failli naître de joie. On dit toujours mourir de rire, mais moi j'ai failli naître de rire. Nous étions tous les trois avec un couple d'amis dans un château du Val de Loire.

Mes parents nous y avaient réfugiés pour fuir le monoxyde de carbone surchauffé de l'été parisien. Mon père décida d'offrir un feu d'artifice. Cinquante-deux pièces de feu pour dix euros à l'Hyper M de Longué-Jumelles, on aurait eu tort de s'en priver. Donc, tandis que ma mère et sa copine cherchaient un disque à la hauteur du spectacle, genre Fireworks de Haendel, tandis que le copain s'escrimait sur les grandes portes-fenêtres pour faire se répandre dans le parc le son majestueux, mon père disposait ses pièces artistiquement, selon un ordonnancement digne de Ruggieri.

Enfin ce fut prêt. Ma mère adore les feux d'artifices et surtout leur odeur. Elle fut comblée. Pas une pièce n'explosa, tout partit en fumée. Pas un bouquet, pas un tourbillon, pas une fusée, rien. Nous étions dans le noir le plus total, la musique tonitruait avec grandiloquence, des bruits de pétards avortés sifflaient, parfois suivis d'un petit jet foireux. Le rire commença à nous gagner, réfréné au début car nous n'osions tourner en dérision les efforts si louables de l'artificier. Mais ce fut lui le spectacle. Nous distinguions sa silhouette dans le noir, courant en zigzag entre les buis taillés comme un lièvre effrayé pourchassé par un renard, précédé par sa lampe de poche tressautant tel un ver luisant soûl. Entre deux envolées de violons perçaient des bardées de jurons dignes du capitaine Haddock. Il devint impossible de réprimer notre hilarité, sous peine d'étouffement. Le spectacle était digne du plus grand Mel Brooks et des scènes d'anthologie des Marx Brothers.

Ma mère fut secouée d'une quinte de rire qui fit dodeliner son gros ventre. Elle s'appuya au mur, finit par s'asseoir à croupetons, une main sur le ventre et l'autre sur la bouche. Les autres s'esclaffaient autant du surréalisme du spectacle que de la voir dégoulinante de larmes, hoquetant de tout son corps montgolfier. Elle ne pouvait plus s'arrêter, alternant des « Aïée » suraigus et des éclats de gorge. Moi je clapotais en

cadence. On aurait dit une bouilloire de Franklin là-dedans. Son hilarité me gagnait tant ses entrailles se tortillaient de rigolade. J'en eus un hoquet de joie. Je ne voyais rien mais j'imaginai tout. Mon hoquet ajouté à son fou rire nous mirent par terre sur le dos. Là les amis commencèrent à s'inquiéter. On n'avait jamais entendu dire qu'on pouvait accoucher de rire, quoiqu'il paraît qu'on a parfois recours aux gaz hilarants dans les salles de travail des maternités... mais une première est si vite arrivée... Ils allèrent en catastrophe quérir un fauteuil d'époque et un verre d'eau afin que ma mère et moi puissions retrouver posture humaine et reprendre notre souffle.

Jamais 14 juillet ne connut telle liesse, de mémoire républicaine.

